Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

7 | 1994

Varia

Fritz GRAF (éd.), *Klassische Antike und neue Wege der Kulturwissenschaften. Symposium Karl Meuli (Basel, 11.-13. September 1991)*

Jules Labarbe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1120>

DOI : 10.4000/kernos.1120

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1994

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Jules Labarbe, « Fritz GRAF (éd.), *Klassische Antike und neue Wege der Kulturwissenschaften. Symposium Karl Meuli (Basel, 11.-13. September 1991)* », *Kernos* [En ligne], 7 | 1994, mis en ligne le 20 avril 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1120> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1120>

Arcadie : à Tégée, Augé est prêtresse d'Athéna Aléa, elle est liée à un culte d'Ilithye, mais Héraclès qui la viole «fait un peu figure d'étranger de passage». D'autres mythes ont une «diffusion panhellénique», mais «pas d'audience locale».

Symétrique du voyage de C. Bonnet, celui auquel C. JOURDAIN-ANNEQUIN nous invite vers «Gadès pour les troupeaux de Géryon, [vers] Lixos pour les Hespérides». Symétrique aussi, dans cette direction, le recours à l'histoire, qui ne va pas sans poser des problèmes méthodologiques. L'A. affiche avec netteté son opinion : «si... le voyage vers l'Ouest d'Héraclès ne peut, en aucun cas, être une création coloniale, ses variantes, en revanche, le seraient bel et bien». Cet Ouest si lointain du mythe apparaît comme une marge, mais luxuriante, aux richesses infinies. Là Héraclès – celui de Diodore surtout – qui purifie, pacifie, rend les terres fertiles, défend contre le danger représenté par «l'indigène inhospitalier et xénophobe», bref celui qui colonise – l'archégète –, rencontre Melqart auquel il s'unit. Mais c'est en même temps en ces lieux que se termine le mythe. Il s'y termine en leur prêtant les caractères d'un au-delà.

En Afrique du Nord, le mélange des personnalités rend difficile la distinction entre Melqart, aux traits trop proches d'un Héraclès gréco-italote, et Héraclès lui-même. La plasticité fonctionnelle est là aussi remarquable. Il y a l'Héraclès «ingénieur des Ponts», perceur de routes comme ailleurs en Occident, le dieu fondateur de villes et donc des élites qui les dirigent (à *Leptis Magna*, il est dit «Seigneur» de la ville), le spécialiste des eaux, des thermes : au III^e siècle, voilà que l'on rencontre un Hercule mystique, chthonien; l'ambiance éleusinienne, le rapprochement avec Bacchus témoignent de l'entrée du héros dans une religion de salut.

L'actualité héracléenne aujourd'hui, c'est la tenue d'un deuxième colloque Héraclès à Grenoble en octobre 1992 organisé par C. Bonnet et C. Jourdain-Annequin : Héraclès et le féminin. Ses actes sont sous presse dans la même collection, Nous les attendons impatiemment.

Pierre BRULÉ
(Université de Rennes 2)

Fritz GRAF (éd.), *Klassische Antike und neue Wege der Kulturwissenschaften. Symposium Karl Meuli (Basel, 11.-13. September 1991)*, Basel, Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde, 1992, 1 vol. 15,5 x 22, 5 cm, 221 p. (Beiträge zur Volkskunde, 11). ISBN : 3-908121-46-5.

Karl Meuli, né le 15 septembre 1891, mourut le 1^{er} mai 1968. Pour le centième anniversaire de sa naissance a été organisé à Bâle, où il avait été 37 ans professeur de gymnase et où il avait eu une brillante carrière

universitaire, depuis 1933 comme professeur extraordinaire, de 1942 à 1960 comme professeur ordinaire, un symposium de trois journées qui rendait hommage à sa mémoire, en reprenant des sujets traités par lui autrefois. Le louable propos des participants, continuellement sensible dans le présent recueil, était de faire écho à la pensée de Meuli, avec admiration et respect, mais sans adulation, sans crainte de marquer ses limites, afin de préciser jusqu'à quel point ses théories avaient été, ou non, confirmées et complétées par la recherche ultérieure.

Dans son œuvre très diverse, la religion grecque a eu une importance capitale. Il l'a abordée sous une large perspective, comme un fait de civilisation à situer dans l'ensemble du monde antique, mais, en même temps, il en a borné l'étude à certains aspects seulement. Celui qui a retenu le plus son attention est le sacrifice aux Olympiens, vu comme abattage rituel. Walter BURKERT (p. 169-190 : *Opfer als Tötungsritual: Eine Konstante der menschlichen Kulturgeschichte?*) procède à une analyse critique de ce que Meuli a écrit sur la question, non sans commencer par rappeler, à titre indicatif, que sa conscience professionnelle l'avait poussé à se faire montrer, à l'abattoir de Bâle, en quoi consistait exactement, chez Homère, le dépeçage des cuisseaux des victimes. Une idée chère à Meuli a été que les Grecs perpétuaient, dans leurs usages sacrificiels, un héritage indo-européen qu'ils tenaient de pasteurs eurasiatiques nomades et qu'ils auraient été les seuls à conserver. Les parallèles qu'il a cherchés et trouvés sont édifiants, mais d'autres existent, notamment dans les cultes orientaux, qui imposent aujourd'hui une extension du matériel comparatif, en même temps qu'une restriction de la croyance à une tradition purement indo-européenne. Pour ce qui est du paléolithique, Meuli pensait pouvoir invoquer de vieilles pratiques de la chasse; mais les «sépultures» d'ours des cavernes découvertes dans les Alpes suisses ont aujourd'hui perdu toute réalité et valeur démonstrative. Le passage de la chasse à la vie agricole du néolithique et de celle-ci à une haute culture urbaine se présentait, dans l'esprit de Meuli, sous une forme simplifiée qui lui faisait admettre, pour le dernier stade, des survivances directes. Une certaine continuité perceptible dans la mise à mort ne doit cependant pas être traitée comme un legs : il y a eu de fortes ruptures culturelles. Meuli a éludé les problèmes du minoen et du mycénien, et il n'a pu faire entrer en ligne de compte, au moment où il écrivait, les sensationnelles trouvailles de la ville néolithique anatolienne de Çatal Hüyük. En dernier lieu, M. Burkert souligne les difficultés de la thèse selon laquelle il y aurait eu, dans l'âme de l'homme, depuis les temps les plus reculés, un sentiment fondamental de compassion envers l'animal tué. Il fait état de la variété que révèlent, selon les époques et selon les lieux, les conduites humaines en la matière et estime que le respect de l'animal a pu être, en fait, une vive inquiétude à la pensée de sa

vengeance éventuelle. Touchant la conscience de la faute, qui aurait engendré la «comédie de l'innocence», il y a des exemples à fournir *pro* et *contra*. Une curieuse particularité des théories de Meuli, relève encore M. Burkert, est qu'il a traité des rites sacrificiels en s'ingéniant à les expliquer par les rapports avec l'animal, sans référence à la divinité, sans déterminer dans quelle mesure ils accompagnaient un don.

La communication d'Albert HENRICHS (p. 129-167 : *Gott, Mensch, Tier: Antike Daseinsstruktur und religiöses Verhalten im Denken Karl Meulis*) résume et commente l'œuvre de Meuli sous un autre angle et dans un esprit moins critique. Outre son intérêt de jeunesse pour les papyrus magiques, où il voyait des témoignages instructifs sur la religiosité, cette communication rappelle la place qu'il a toujours accordée aux aspects psychologiques, ses liens intellectuels avec Freud et avec Dodds, et, dans son activité d'ethnologue, son étude approfondie du chamanisme. Ses enquêtes sur les sacrifices grecs sont mises en évidence, particulièrement sur le sacrifice «olympien», qu'il distinguait à la fois du sacrifice chthonien de destruction, correspondant à une réaction affective, et du sacrifice à portée alimentaire. Meuli rattachait les rites du sacrifice «olympien» aux relations que, dans leurs cultures successives, chasseurs et pâtres du lointain passé auraient entretenues avec l'animal. (L'ours joue là un rôle non négligeable.) La ritualisation de la mise à mort nécessaire à l'homme pour assurer sa propre survie, il la considérait essentiellement comme une tentative de réparation de la faute commise; ainsi, c'est sur le tard et de façon secondaire qu'il faisait intervenir la divinité dans l'opération. M. Henrichs insiste sur le caractère spécial et marginal de la fameuse «comédie de l'innocence»; celle-ci, en fin de compte, ne se manifeste chez les Grecs que dans les Bouphonies, cérémonial strictement attique comportant la simulation d'un procès pour meurtre, au terme duquel ce n'était pas le sacrificateur mais le couteau qui était déclaré coupable. Le recours intensif de Meuli aux Bouphonies, imprégné d'esprit de système, semble aujourd'hui bien peu convaincant. On appréciera les renseignements de M. Henrichs sur les influences qu'il avait subies, comme sur celles qu'il a exercées, pionnier conscient du fait que le sort des résultats obtenus par un chercheur, fût-il excellent, était inévitablement d'être remis en cause.

Sous l'intitulé *Karl Meulis Beitrag zur heutigen Psychologie des Trauerns* (p. 191-201), Verena KAST constate que Meuli a aimé traiter des coutumes du deuil, qu'il regardait comme une expression d'abord toute spontanée de l'affliction due à la perte d'un être aimé. Analysant méthodiquement, quant à elle, le processus psychologique par lequel passe le sujet atteint, elle y distingue quatre phases : refus de la réalité, éprouvée comme un cauchemar; abandon à des émotions chaotiques accablantes; recherche menant au détachement de soi; établissement

d'une relation nouvelle avec le monde. Elle montre que les riches apports de Meuli ont concerné la deuxième phase (signification des vêtements lacérés ou des cheveux arrachés; rôle des larmes; ambivalence du défunt, qui paraît tantôt bon, tantôt méchant) et, à un moindre degré, la quatrième phase (préparée par des usages de consolation qui mènent à la «convalescence», mais posant le problème d'un actuel défaut de liaison réelle entre les gestes et l'affectivité).

En dehors des sacrifices de la Grèce antique et en dehors des manifestations du deuil, ce qui a beaucoup captivé Meuli, c'est la nature et la signification des masques de carnaval. Aussi bien ceux-ci avaient-ils une fonction primordiale dans les traditions de sa cité. Auteur de *Karl Meuli und die Erforschung des Maskenwesens in Mitteleuropa aus heutiger Sicht* (p. 63-91), Werner METZGER explique que Meuli rattachait la coutume des mascarades aux conceptions et usages funéraires des primitifs; il estimait que, à certains moments de l'année, les masques aidaient à figurer le retour passager, sur terre, des âmes des trépassés. Sa méthode et la rigidité de ses interprétations ont été désapprouvées, récemment surtout, mais les résultats auxquels sont arrivés ses successeurs ne sont pas très différents, au total, de ceux qu'il avait lui-même atteints, au prix d'enquêtes étonnantes par leur nombre comme par leur ampleur.

Sur les traces de Meuli, et non sans s'inspirer de ses travaux particuliers sur la quasi légendaire célébration du Mardi gras à Bâle, Thomas GELZER a écrit *Die Alte Komödie in Athen und die Basler Fastnacht* (p. 29-61), un essai comparatif. De nettes ressemblances s'y dessinent entre la comédie ancienne d'Athènes et la fête bâloise attestée depuis le XIV^e siècle : appartenance à une entité du type *polis*; droit de raillerie et dénigrement de blâme accordé à des porteurs de masques; cortèges et processions; éléments populaires; attaque de «têtes de Turc» et de nouveautés institutionnelles. Mais il y a aussi des différences : le fait, surtout, que la coutume bâloise, en dépit de ses aspects artistiques et de quelques velléités perceptibles au cours de son histoire, n'a pas suscité d'œuvres dramatiques. D'autre part, le culte dionysiaque fournissait à la cité athénienne un arrière-plan et un support qui n'ont pas leurs équivalents à Bâle, et dont elle-même ne bénéficia plus à un égal degré chez les poètes plus récents qu'Aristophane. M. Gelzer décrit les difficultés rencontrées par le carnaval de Bâle dans le courant du XIX^e siècle, en liaison avec des sursauts de rigorisme. Tombé au plus bas vers 1900, il a repris vigueur depuis lors. Son niveau artistique s'est élevé et, s'il n'a rien produit de proprement théâtral, il a puissamment aidé, en préparant le public, au renouveau de la comédie aristophanesque, maintes fois représentée avec masques et avec des allusions mordantes dûment adaptées à l'actualité.

L'intérêt que Meuli a porté au chamanisme trouve une résonance dans la contribution de Carlo GINZBURG : *Gli Europei scoprono (o riscono) gli sciamani* (p. 111-128). Y figure un exposé historique, avec les jugements souvent sévères auxquels elle donna lieu, de la découverte que fit l'Europe, au XVI^e siècle, de l'usage du tabac et de divers stupéfiants chez les Indiens d'Amérique. Cet exposé conduit à la recherche des témoignages qui, dans l'antiquité, pourraient avoir concerné des substances végétales enivrantes et hallucinogènes. Les effets de celles-ci sont à rapprocher de l'extase et de la transe, moyens familiers aux chamans, que révéla, au début du XVIII^e siècle, la pénétration russe en Asie centrale et en Extrême-Orient. Dans ses *Scythica* de 1935 (dont fut publiée en 1975 une réédition posthume, augmentée), non sans se référer aux singuliers rites funéraires dépeints par Hérodote (IV, 73-75), Meuli a examiné les éléments chamaniques présents dans la culture scythe, de même que leur absorption par les colons grecs installés sur les rives de la mer Noire. Il a fait preuve d'une sagacité d'autant plus remarquable qu'il n'avait pas connaissance des jalons déjà posés par plusieurs devanciers et qu'une confirmation vint, à son insu, d'une découverte archéologique de l'Altaï oriental : des tombes de deux ou trois siècles avant notre ère où la *cannabis sativa* apparaissait associée à des vestiges matériels de nature chamanique.

La communication de Theodor BÜHLER (p. 93-110 : *Die Rechtsbräuche als Reminiszenz an ein Rechtsleben ohne Schrift*) concerne la lointaine provenance de coutumes que Meuli a décrites et dont il a voulu percer la signification. Il s'agit de manifestations visant à éliminer d'une collectivité un élément jugé indésirable : du charivari par exemple, ou de détériorations plus ou moins graves du logement. Leur origine, selon M. Bühler, remonte le plus souvent au moyen âge, même au haut moyen âge. Au départ, avant de dégénérer, elles constituaient des moyens d'expression de la vie juridique pour des communautés dépourvues d'écriture.

Comme les aperçus qui précèdent auront permis de le constater, Karl Meuli, philologue classique, a entendu au sens large le domaine de sa discipline de formation. Et loin de se cantonner dans l'histoire des rites sacrificiels de la Grèce, il a abondamment œuvré comme préhistorien, comme ethnologue, folkloriste et psychologue, avec de fréquents regards sur le monde d'aujourd'hui. Sa personnalité multiple se trouve éclairée avec bonheur, après la préface (p. 7-8) de Fritz GRAF, éditeur du recueil, par l'allocution de bienvenue (p. 9-13) de Karl PESTALOZZI, recteur de l'Université de Bâle; par les remarques érudites de Mohammed RASSEM (p. 15-28 : *Meulis Konzeption der Kulturwissenschaft*); par les souvenirs, non dépourvus de pittoresque, de Paul K. BOERLIN (p. 203-216 : *Meuli als Lehrer. Erinnerungen eines ehemaligen Schülers des*

Humanistischen Gymnasiums); par sept conclusions fermes de Paul HUGGER (p. 217-221 : «*Das Schönste aber dauert in den Herzen*»).

Détail notable : la moitié des communications ont reçu le complément d'une bibliographie spécifique, propre à orienter utilement le lecteur. Ce qui est un peu dommage, par contre, c'est l'absence d'un index général : il n'aurait pas seulement facilité la consultation du volume, mais aussi fait apparaître, au premier coup d'œil, la quantité et la diversité des sujets abordés par Meuli.

Jules LABARBE
(Université de Liège)

Madeline Jost, *Aspects de la vie religieuse en Grèce. Du début du Ve siècle à la fin du IIIe siècle av. J.-C.*, Paris, Sedes, 1992². 1 vol. 11,5 x 18,5 cm, 317 p., 21 fig. (*Regards sur l'histoire. Histoire ancienne*). ISBN : 2-7181-3784-4.

Faisant suite à un cours destiné aux étudiants du CAPES et de l'agrégation d'histoire, cet ouvrage est une excellente introduction à de nombreux aspects de la vie religieuse en Grèce, dans un cadre chronologique qui prend surtout en compte l'époque classique et les débuts de l'époque hellénistique. L'exposé se veut essentiellement descriptif et ne s'aventure donc que très rarement dans le domaine des hypothèses. Ainsi, quand coexistent des points de vue différents sur un sujet, ils sont fidèlement présentés; les derniers développements de la recherche sont évoqués sans aucun esprit de polémique. L'information est très complète : les exemples fondés sur les témoignages antiques abondent et la bibliographie moderne est bien maîtrisée. L'orientation bibliographique en fin de volume est multilingue (ce qui doit être souligné !) et suffisante pour l'information des étudiants auxquels l'ouvrage est d'abord destiné. On y relèvera cependant l'absence du travail de L. GERNET et A. BOULANGER, *La religion grecque*, Paris, 1932, qui, malgré son âge, reste d'une lecture passionnante.

Si l'ouvrage de L. BRUIT et P. SCHMITT (cf. *Kernos*, 4 [1991], p. 331-334) soulignait tout particulièrement l'altérité de la religion grecque par rapport à nos propres catégories mentales, la préoccupation principale de M. JOST est de mettre en évidence la solidarité entre le «religieux» et le «civique», et de toujours prendre en compte la dimension régionale de la religion grecque (dans la ligne de son ouvrage sur les *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris, 1985).

Après une introduction qui présente les objectifs et les limites du travail, de même que les diverses sources disponibles et leur complémentarité, l'ouvrage s'articule en cinq chapitres. Le premier, intitulé *Le monde des dieux et des héros*, offre un tableau très nuancé de ce